

# Critique du Déserteur par Théâtreorama

Publié par Matthias Claeys

## Oser sortir du cercle

Un spectacle qui tend à l'épure pour nous faire entendre, à travers des textes et des auteurs très bien choisis, et cohérents ensemble, la voix de l'homme qui est à l'endroit de sa vie où il s'agit de désertier le quotidien pour se trouver soi-même. Très juste.

Un homme dans un cercle, et son alter-ego en dehors. Il y a des choses à faire, avancer, il faut continuer à avancer, il faut manger sa soupe proprement, et il faut avoir des pensées intelligentes. Sauf que, au bout d'un moment, à tourner en rond et à s'imposer des règles, on ne sait plus qui on est. Alors il faut sortir du cercle, s'évader de ça, et se chercher, se confronter à la solitude pour définir ses contours.



## Personne. Rien. Moi seul

Marion Chobert s'est d'abord inspirée de la figure d'Henri dans *Le Mariage* de Witold Gombrowicz, un soldat qui en rêve s'échappe du champ de bataille. C'est de ce point de rupture là que parle son spectacle. Sont venus se greffer à cette figure des textes d'Ernst Jünger, D'Erich Maria Remarque, Dimitris Dimitriadis, Samuel Beckett... Ces matériaux, utilisés comme tels et dégagés de leur contexte, évoquent l'acte de la désertion, l'errance, la solitude, les repères à trouver. Le choix en est judicieux, et la force de ce brassage poétique est la fluidité qui s'en dégage. En somme, tout semble couler de source, sans accroc. Cependant, on peut tout de même regretter qu'à aucun moment une parole dissonante ne se fasse entendre, abandonnant peut-être la poésie propre à ces auteurs pour

nous faire entendre autre chose, une langue plus proche, qui nous surprenne.

Les acteurs, Romaric Séguin et Michaël Benoit, sont tout en justesse, exercice pourtant difficile avec ces textes si écrits. Ils ont la précision du corps, jonglent entre une belle sincérité et un recul très approprié sur ce qui est dit, évitent une sorte de pathos romanisant et amènent une concrétude salvatrice. Tout nous parvient, et ce n'était pas une mince affaire.

La mise en scène, elle, on le comprend, tend à l'épure. L'idée est vraiment bonne. Simplicité de plateau, non représentativité, ce qui importe est d'entendre ce qui est dit, pas de raccrocher à une histoire. Cet homme traverse ce que les hommes traversent, nous y compris. Cependant, le risque n'est pas pris jusqu'au bout. Le jeu de lumière, par exemple, est intéressant quand il se concentre sur la dichotomie de l'espace (lumière directe sur un endroit, crépuscule tout autour), mais devient parfois porteur de sens, tout comme la musique, voire appui de sens, ce qui, au lieu de nous porter, nous éloigne du questionnement pur. C'est un peu dommage. C'est difficile, sûrement, en tant que metteur en scène, d'abandonner tous les éléments porteur de sens (bougie, boîte à musique, ampoule qui pend), pour oser un choix unique et simple, vers lequel tend ce spectacle : l'ombre et la lumière, le passage, l'objet unique qui rattache au réel. On est à deux doigts de ça. Vraiment, il suffit de peu, et on pourra dire que le spectacle est magnifique.